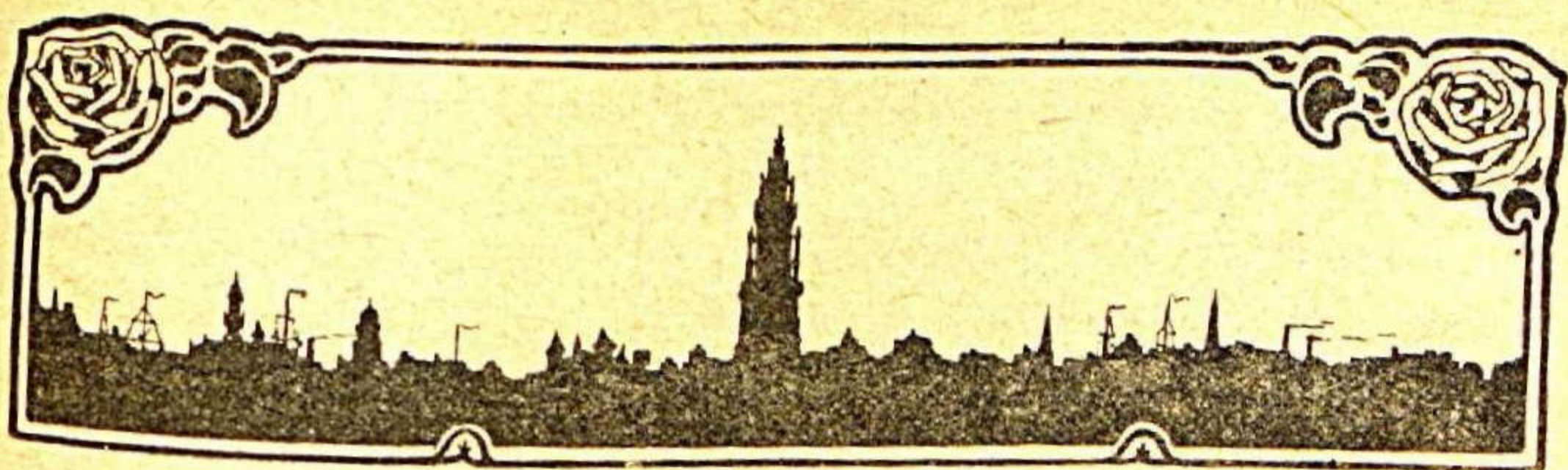




CHAPITRE XIX.

Comment Charles Quint retrouva son anneau.

Tout doucement, l'été allait chasser le printemps.

Ce matin là, quoi qu'il fût encore tôt, il faisait déjà chaud, si bien que l'on pouvait s'attendre à une journée caniculaire, et le soleil, qui scintillait au ciel bleu promettait de rôtir bêtes et gens.

Charles-Quint s'était réveillé au premier rayon du soleil, avait ouvert sa fenêtre et aspirait à pleins poumons l'air pur, parfumé par les senteurs des fleurs, et écoutait avec délices le rossignol et les autres chanteurs emplumés qui chantaient et pépiaient à qui mieux mieux.

— Cette journée-ci sera mienne, dit l'empereur. Dussé-je perdre l'Espagne par là, je ne m'occupe pas des affaires d'Etat aujourd'hui ! Je veux jouir de cet air que le seigneur a créé pour tous les êtres et dont l'empereur peut donc prendre sa part. Je me sens un adolescent, une ardeur juvénile me transporte : aujourd'hui, vers les prés, vers les champs, vers la forêt.

Il aurait pu éclater de rire, à l'idée seule du plaisir que cette escapade lui procurerait.

Après avoir expédié à la hâte un léger déjeuner, il alla dans son cabinet de toilette, où se trouvait un véritable musée de tous les habits du temps, y choisit quelques pièces et fut bientôt métamorphosé en un vrai paysan flamand.

Il fit venir ensuite deux de ses courtisans, qui avaient déjà accompli avec leur maître mainte aventure.

Ils pensaient trouver l'empereur au travail derrière sa lourde table chargée de papiers d'Etat et entrèrent en saluant.

En se redressant, ils se regardèrent, surpris.

Il n'y avait personne dans le cabinet de l'empereur qu'un paysan qui, le dos tourné à la table, regardait par la fenêtre.

— Dites donc, paysan, dit de Lalaing, qu'est ce...

Il n'acheva pas, car le paysan s'était retourné vers eux et tous deux, s'inclinant profondément, murmurèrent ce seul mot :

— Sire....

— Vous oubliez nos conditions, dit le prince.

— Charles, bien le bonjour.

— Je vous donne cinq minutes pour vous habiller convenablement et pour me suivre vers... les auberges et les contrées où le hasard nous mènera. Nous irons au Brabant. Vous m'avez compris, je vous donne cinq minutes.

Les gentilshommes allaient s'éloigner à la hâte.

— Un instant, mes amis. En cinq minutes l'on ne fera pas de vous un paysan convenable. Il serait plus facile de faire un paysan gentilhomme. Je vais aux « *Trois Coins* » prendre un bon pot de bière, et je vous y attendrai. Pourtant ne tardez pas trop, ou je m'en vais sans vous.

— Vous n'aurez pas dix minutes à attendre, Si... Charles.

— A l'instant, donc.

L'empereur quitta son appartement sans être remarqué et s'en alla allègrement vers les *Trois Coins* où il arriva bientôt et où les deux courtisans ne tardèrent pas à le rejoindre.

Ils y trouvèrent le prince assis à une table, en face d'un paysan, qui était en conversation avec lui et lui faisait raison, en humant joyeusement le prit.

— Ah ! Voilà les amis, dit l'empereur. Je viens de faire un ami, c'est Jules Pot, qui m'a juré une amitié éternelle.

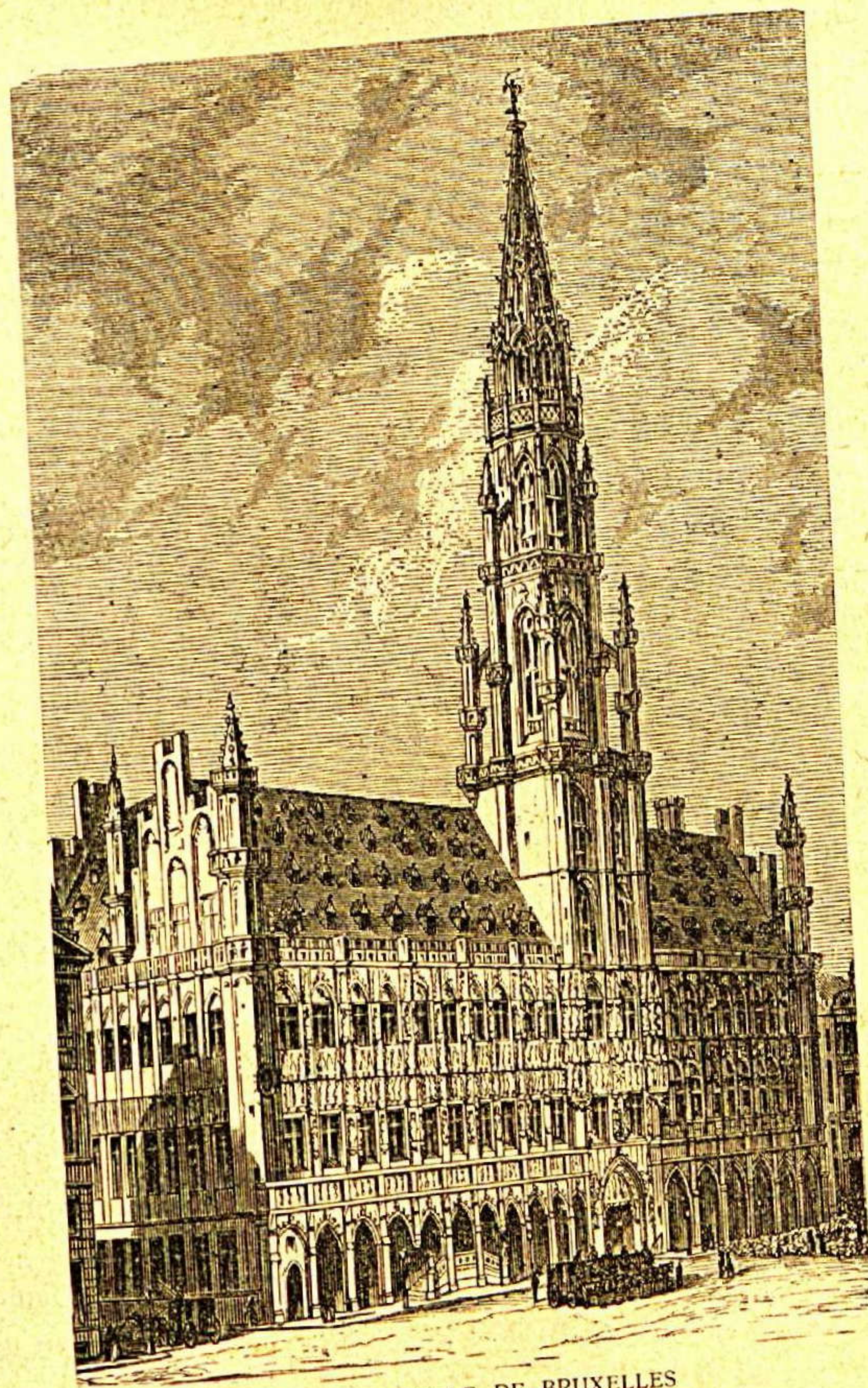
— Sur mon œil poché, fit Jules Pot.

— Oui, poursuivit Charles, il a couru avec son œil contre mon poing. En venant ici, n'avez vous pas traversé un petit pont ?

— Deux planches sur un fossé, fit de Lalaing.

— C'est cela.

— Que je voulais passer en même temps que mon ami Charles, dit Jules



HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES

Pot, et je lui ai donné une bourrade quand nous fûmes face à face. J'ai eu tort, car Charles a des muscles de fer, et des poings aussi ; mon œil peut le témoigner.

— Il ne faut jamais se mettre dans le chemin de quelqu'un. D'ailleurs, j'y ai gagné un excellent ami.

— Et l'amitié qui est contractée à la suite d'une bataille, est toujours la plus durable, dit de Lalaing.

LES FACÉTIES DE CHARLES-QUINT

— Nous allons prendre encore un verre là dessus, n'est ce pas, Jules ?
— Mille ! répondit, Jules.

Les pots se vidèrent, on paya l'écot, et l'on se sépara de Jules Pot, que l'empereur engagea à venir le voir à Bruxelles.

Et les trois camarades, — car lorsque l'empereur allait à la campagne, il considérait ses courtisans comme ses camarades et les traitait comme tels — prirent la grand' route, pour suivre bientôt un petit chemin qui se perdait à travers champs.

Ils s'amusaient comme des dieux.

L'empereur aimait avant tout à engager la conversation avec les paysans travaillant aux champs et après avoir parlé de la moisson et du temps, il orientait la conversation vers l'empereur, les affaires d'Etat ; il recevait des réponses bêtes ou typiques, et entendait raconter des aventures de l'empereur auxquelles il n'avait jamais participé, si bien qu'il trouvait toujours matière à rire.

Il s'arrêtait aussi auprès des jeunes payannes, pour bavarder un peu avec elles, au sujet de leur amant et de la prochaine ducasse, et il en parlait si bien et avec tant d'esprit que les fillettes ne pensaient bientôt plus à leurs amoureux et pendaient aux lèvres de ce jeune et beau paysan.

Dans l'après-midi, nos trois promeneurs s'arrêtèrent à une grande ferme, où ils dînèrent, payèrent bien, mais dont ils durent s'enfuir à la fin, après avoir enfermé une servante dans la cave et noirci les deux joues d'une autre.

Cela leur attira des ennuis de la part des domestiques, si bien qu'ils durent s'enfuir, pour sauvegarder leur côtes.

Ils entrèrent dans le bois qui s'étendait derrière la métairie et échappèrent ainsi au fléau et à la fourche dont les jeunes paysans voulaient faire goûter les caresses aux courtisans.

— Nous voici en sûreté, dit l'empereur, et une promenade à travers le bois ne pourra qu'avoir une influence salubre sur notre digestion.

— Vous courez comme un lévrier, Charles.

— Une fourche m'a toujours fait peur. Je n'ai pas appris à me servir de cette arme ni à en parer les coups.

Ils continuèrent leur promenades poursuivant leur joyeuse conversation et écoutant les historiettes et les contes dont de Lalaing semblait avoir un fond inépuisable.

Petit à petit, le soir tombait.

— Nous devons accélérer notre allure, dit le prince, si nous voulons être à Bruxelles avant la nuit.

— Mais, sommes nous dans la bonne voie ?

— Je n'en sais rien.

— Aucun de vous ne connaît le chemin.

La réponse des deux gentilshommes fut négative.

— Alors, à la grâce de Dieu, fit l'empereur.

Ils continuèrent, plus vites.

Le sentier qu'ils suivaient semblaient se continuer indéfiniment.

— Je crois que nous nous enfonçons de plus en plus dans la forêt, dit de Lalaing.

— Et nous ferions bien de revenir sur nos pas, ajouta de Hautmont, l'autre gentilhomme.

— Vous voyez ça d'ici, fit l'empereur. Je crois que depuis quatre heures nous marchons sous bois. Je n'ai nulle envie de refaire la même route et ce, pour arriver à la ferme où nous avons diné et où les mêmes domestiques nous attendront. Je n'ai nulle envie de cultiver la connaissance de ces bons garçons.

— Ni moi.

— Poursuivons notre route.

— Et si vous n'avions pas à traverser le bois...

— Nous y resterons. Une nuit à la belle étoile, sur la mousse, ne nous nuira pas.

— Que dira-t-on à Bruxelles de...

— Dis donc, de Lalaing, en voilà assez. On me connaît à Bruxelles et si je ne rentre pas, ils supposeront bien que je suis quelque part où il ne fait pas si mauvais. Et pour ce qui vous concerne, je crois que ce ne serait pas la première fois que vous reviendriez chez vous après le lever du soleil. Vrai ?

— En effet...

— Alors, en marche, et bon courage !

Petit à petit, le soir était tombé tout à fait et nos voyageurs n'avançaient plus qu'avec de grandes précautions.

A tout moment ils butaient contre un tronc d'arbre, s'égratignaient le visage à des branches pendantes ou trébuchaient sur les racines noueuses.

— Je crois que je qu'il y a de mieux à faire, c'est de dire ici notre prière du soir, dit Charles Quint. De ce temple de feuillage avec des labyrinthes, nous n'arriverons jamais à sortir cette nuit, et je suis fatigué.

— Avant de nous reposer, dit de Lalaing, je veux imiter le coq de l'histoire des musiciens ambulants de Brème.

— Que voulez-vous faire ?

— Escalader cet arbre et inspecter les environs.

— Dans la nuit ? dit en riant de Hautmont.

— Au risque de se casser les jambes, dit Charles.

De Lalaing n'écoutait plus, empêché qu'il était de se hausser le long du tronc pour atteindre les premières branches.

Il y réussit.

— De la lumière ! cria-t-il.

— Un feu follet !

— Non, un feu qui scintille..... et tout près d'ici..... il y a des gens là bas.

— Je l'espère.

De Lalaing se laissa glisser de l'arbre et les trois hommes s'avancèrent dans la direction, à travers l'armée de troncs d'arbres, et atteignirent, après un quart d'heure d'une marche fatigante, une petite hutte de chaume, et dont la lueur d'une chandelle, placée devant l'ouverture qui servait de fenêtre, leur avait indiqué le chemin.

— Pourvu que n'ayons pas joué complètement le rôle des musiciens ambulants, dit l'empereur.

— Et trouver des bandits dans la hutte ?

— Qui sait.

— Nous ferions leur connaissance.

De Hautmont colla l'oreille contre la petite porte.

— Tout est calme, dit-il.

— C'est sans doute la hutte d'un charbonnier.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir, dit l'empereur, c'est d'entrer.

Et il frappa du poing sur la porte.

Rien ne répondit.

— N'y aurait-il personne là-dedans.

— Pensez-vous que cette chandelle se soit allumée d'elle-même.

— Ou que les gens là dedans ont tant d'argent qu'ils font de la lumière quand ils n'y sont pas.

— Ne serait-ce pas pour attirer les voyageurs ?

— Et les bandits ne se cachent-ils pas derrière ces arbres pour nous surprendre à l'improviste ?

— Avez-vous des armes ? demanda de Hautmont.

— Non.

— Ni moi. Et votre Majesté...

— Ma Majesté s'appelle encore toujours Charles, dans la forêt, et a deux poings solides.

Et il tapa des deux poings sur la porte, si bien que toute la cahute trembla sur ses fondements.

— Ouvrez, dit-il, ou j'enfonce la porte !

— Ne voyez-vous rien par la fenêtre, dit de Hautmont, qui s'approcha de l'ouverture éclairée et jeta un regard dans l'habitation.

— Il y a là dedans une forme humaine, dit-il, je crois que c'est une femme, étendue dans un coin. Elle ronfle si bien que je l'entends d'ici.

L'empereur recula de quelques pas, puis se lança en avant, l'épaule contre la porte, celle-ci ne put résister au choc, de sorte que Charles tomba à l'intérieur de la cabane.

La femme qui sommeillait dans un coin sur un amas de feuilles sèches, s'éveilla au bruit, lança un cri perçant, et renversa la chandelle qui s'éteignit sur le sol.

Les courtisans riaient à gorge déployée, tandis que l'empereur se relevait rapidement.

La femme se jeta à genoux et se mit à prier :

— Seigneur Jésus, épargnez-moi... Sainte-Anne, ma bonne patronne, chassez les diables.... Je me repens... Je ne le ferai plus jamais.... Seigneur Dieu, soyez miséricordieux..... Etes vous de Dieu, parlez, êtes vous de Satan, partez.

Et la vieille fit à diverses reprises le signe de la croix.

L'empereur laissa faire la femme et conclut de ses cris qu'elle ne devait pas avoir la conscience bien nette.

Enfin il parla :

— Femme, tu peux t'estimer heureuse que nous ne sommes pas des envoyés de Satan, car cela finirait mal, sinon...

— Vous n'êtes donc pas des diables ? soupira la vieille.

— Nous sommes des voyageurs égaré, qui désirent passer la nuit ici. Rallume la chandelle et donne nous à manger.

La femme obéit en tremblant mais se tranquillisa en voyant les figures honnêtes des trois jeunes paysans.

Le trio était épuisé de fatigue et après avoir mangé un peu de pain, arrosé de lait et d'eau, ils s'endormirent bientôt, sur le lit de feuilles sèches, que la petite femme avait préparé à leur intention.

— Fermez soigneusement la porte avait dit en riant Charles à de Lallaing qui avait ramassé les quelques vieilles planches qui avaient tenu lieu de porte, et les avait remplacé devant l'ouverture ; puis il mit le banc de la hutte en travers et s'étendit dessus.

— Voilà qui est bien, dit le prince.

— Je n'ai qu'à obéir, reprit de Lallaing et après votre manière d'introduire les gens, Charles, il ne me reste qu'à barrer le passage avec mon corps.

— Et à dormir, dit l'empereur. A demain. Dormez bien, les amis...

A peine les premiers rayons du soleil avaient ils fait scintiller les perles de la rosée sur les feuilles, et à peine le chœur des oiseaux avait-il entonné ses premiers chants, que l'empereur se réveilla en sursaut, et, après s'être frotté les yeux et avoir regardé autour de lui d'un air de stupéfaction, il réveilla ses deux camarades.

— La hutte, où ils avaient passé la nuit, décelait la profonde misère de celle qui l'habitait car, en dehors du banc et d'un bloc de bois qui servait de table, on n'y voyait que la couche d'argile inégale noire de fumée. La lumière et l'air y pénétraient suffisamment par les interstices de la toiture.

La petite femme ridée, décrépite, desséchée, semblait avoir cent ans, et portait une robe qui devait être encore plus vieille, car les morceaux qui la composaient tenaient à peine ensemble, et était d'une couleur qu'on aurait eu peine à définir.

— Je crois que nous n'aurons qu'un bien piètre déjeuner, dit de Lallaing.

— Du pain et du lait comme hier soir, dit l'empereur.

La femme secoua la tête.

— Je ne possède plus rien, dit-elle. Je vous ai donné hier toute ma provision.

— Tant pis. Et n'y a-t-il pas de village dans les environs ?

— A une heure d'ici.

— Nous y allons de ce pas. Voici, la bonne femme, et conduis nous sur la bonne route.

Et l'empereur lui glissa deux carolus d'or dans la main.

Elle leur montra la direction à prendre et, une heure plus tard, ils étaient attablés dans une auberge, et jamais une omelette au lard ne fut attaquée avec plus d'entrain.

Tout à coup, l'empereur regarda sa main d'un air surpris.

— Ceci est grave, s'écria-t-il.

— Qu'y a-t-il, Charles ?

— La bague de mon père est perdue !

— Perdue !

— Sans doute, ou plutôt volée, car elle me tenait bien au doigt.

— Volée !

— Oui, et dans la hutte de la vieille, car je l'avais encore au doigt quand je frappai à la porte.

— Le scintillement de la pierre aura crevé les yeux de la vieille sorcière !

— Nous la ferons pendre.

— Bel et bien, mais cela ne me fait pas rentrer en possession de ma bague !

— Nos hommes sauront bien la trouver dans la hutte.

— Si la vieille n'a pas de complices !

— Et si la bague n'est pas en sûreté depuis longtemps.

— Je dois la ravoir.

Un instant il parut s'abîmer en réflexions.

— Si nous ne sommes pas habiles, dit-il, le bijou est perdu à jamais. Il faut immédiatement rebrousser chemin. Si la vieille n'a pas quitté la hutte, nous aurons la bague.

Il appela l'aubergiste.

— Il faut me vendre immédiatement quatre draps de lit.

— Ils ne sont pas à vendre. Je n'en ai point de trop.

— Je dois les avoir. Je vous en donne un carolus la pièce.

— Cet homme est fou, se dit le patron.

— Votre jeune femme possède un grand châle noir, qu'elle met le dimanche pour aller à l'église ?

— En effet.

— Je l'achète.

— Il n'est pas à vendre, dit le patron, pas même pour dix carolus.

— Je vous en offre vingt.

L'hôte secoua la tête.

— Vous voulez vous moquer de moi, dit-il. Vous êtes d'aimables blagueurs !

— Je n'ai jamais parlé si sérieusement, je vous en donne une parole d'emp....

— Que feriez-vous bien avec quatre draps de lit et le châle de ma femme ?

— Cela nous concerne. Je paie les objets et les emporte. Mais je n'ai pas beaucoup de temps. Cherchez moi ce que je vous ai demandé.

L'hôte ne faisait que regarder l'empereur avec curiosité. Il n'y comprenait rien.

— Lalaing, dit Charles, donne vingt cinq carolus à cet homme.

Lalaing obéit.

— Vas-tu faire ce que je t'ai dit ! cria le prince.

La vue de l'or avait fait son effet.

— Si ce fou veut jeter son argent par la fenêtre, cela m'est indifférent, et quelques instants après il reparaisait dans la salle commune, avec quatre draps de lit et le châle.

On en fit deux paquets et chacun des courtisans en prit un.

— Maintenant, en route. Je vous expliquerai mon plan de guerre en marchant.

L'aubergiste, du pas de sa porte, suivit le trio des yeux.

— En voilà des foux, murmura-t-il. S'il venait chaque jour de pareils clients, je m'approvisionnerais de draps et de châles. Vingt-cinq carolus ? Ils vont sous-bois... Si j'avais le temps je les suivrais pour voir ce qu'ils vont faire là... Bah ! cela ne me regarde pas... Allons mettre en sûreté ces vingt-cinq portraits de l'empereur Charles-Quint !

* * *

Dans la hutte, la vieille femme est assise au coin du feu, sur le banc, et agite une grande cuiller dans la marmite.

Cela semble attirer toute son attention car elle n'a pas vu l'empereur qui a jeté un regard rapide par la porte, et a disparu tout aussi rapidement.

Tout à coup, la vieille lève, la tête vers la porte.

A cet instant on entendait un grognement et un être, enveloppé d'une toile noire, entra à quatre pattes dans la cabane, se tapit dans un coin, d'où il sortit aussitôt sous la forme d'un fantôme tout noir, dont les yeux tournaient dans les orbites d'effrayante façon.



— FEMME QUE ME VEUX-TU ? (p. 352)

Ce fantôme s'approcha de la vieille femme qui recula jusque dans le coin opposé, et cria d'une voix tremblante :

— Grâce !

Et elle tomba à genoux devant la mystérieuse apparition, qui lui dit d'une voix caverneuse :

— Je suis Satan... Apprête toi à me suivre.

— Sainte mère de Dieu, protège-moi ! criait la vieille, Sainte Anne, ma patronne, chasse le diable.

Deux apparitions, tout de blanc vêtues, dont la robe, qui ressemblait à un suaire couvrait le visage et ne laissait voir que les yeux, entrèrent dans la cabane.

Le fantôme noir recula et se tapit de nouveau dans son coin.

L'un des fantômes blancs dit :

— Femme, que me veux-tu ?

La femme resta agenouillée, la tête touchant presque le sol.

— Femme, reprit le fantôme, pourquoi m'as-tu appelée ?

— Qui... êtes... vous ? balbutia la vieille.

— La Sainte Vierge.

— Pourquoi as-tu demandé mon aide ? demanda le deuxième fantôme blanc.

— Ah... le diable... là.

— Ne crains rien, Je suis Saint-Anne, ta patronne.

— Oh, je vous remercie, je n'ai plus peur maintenant.

A ces mots le diable se mit à hurler lamentablement en son coin.

— Tu as péché, femme.

— Oui, Sainte-Anne, oui.

— Le diable a droit à ton âme.

— Grâce, je me repens !

— Votre conscience est noire.

— Bonne Sainte Vierge, Je ne le ferai plus jamais !

— Tu as volé !

— Oui, beaucoup volé, hurla Satan, et voulut s'approcher à quatre pattes.

— Arrière, méchant esprit, dit Sainte-Anne, et le diable s'arrêta.

— Qu'as-tu volé ? demanda le deuxième esprit, se tournant vers la tremblante vieille, toujours agenouillée, les bras tendus vers les bons esprits.

— Les fruits des champs, pour ne pas mourir de faim ma bonne patronne.

— Est-ce tout ?

Le diable hurla.

— Des œufs et des poules et du pain et du lard... pour vivre, Sainte mère de Dieu !

— Est-ce tout ?

Satan grogna en son coin.

— De l'or aussi, quelques pièces, quand l'un ou l'autre voyageur égaré passait la nuit ici. Pas beaucoup, Sainte-Anne, pas beaucoup ! c'est tout....

— Cette nuit, cette nuit ! hurla le malin esprit, cette nuit !...

— Une bague, cria la femme. Une bague qui n'a pas de valeur peut-être, la bague d'un paysan, bonne Sainte Vierge !...

— Donne moi cette bague....

— Oui, Sainte-Anne, et l'or aussi....

— Et les œufs, et les poules, glapit le diable.

— Je les ai vendus ou mangés....

— Et les betteraves, les légumes, les fruits, cria Satan.

— Je ne les ai plus, Sainte-Anne, je ne les ai plus....

La vieille s'accroupit sous l'âtre, écarta un panneau de faïence, grapilla des doigts dans la terre, en retira des pièces d'or et la bague à la pierre étincelante.

— Donne, fit le fantôme blanc.

La femme mit la bague et l'or dans la main blanche qui écarta les plis du suaire.

La Sainte-Anne ne sembla pas accorder de valeur à l'or.

Elle marcha vers Satan, jeta les pièces d'or à ses pieds et dit :

— La pécheresse fait pénitence..... je la reprends en grâce..... *Retro Satanas !*

Le diable fit entendre un rugissement plus terrible encore que les précédents, sauta quelques fois dans la cabane, si bien que la vieille pensa mourir de peur et s'enfuit ensuite à quatre pattes.

— Tu vois, femme, dit Sainte-Anne, que la péché te fait la proie de Satan. Vis à l'avenir en femme chrétienne et honnête, et ne commets plus de vols.

— Je vous le promets, Sainte-Anne !

— Et reste agenouillée ici jusqu'à ce que tu aies prié vingt-quatre pater.

— J'en dirai cent !

Les fantômes disparurent.

Sur la route de Bruxelles les trois camarades s'esclaffaient.

— Il aurait pourtant mieux valu faire pendre la vieille sorcière, fit de Lalaing.

— Mais elle n'aurait peut-être jamais avoué où elle avait mis ma bague...

— Possible, quoique dans la chambre de torture...

— Bah, conclut Charles-Quint, nous n'en aurions pas eu tant de plaisir !



Les Facéties de Charles-Quint

